

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH™
15 route de Breuilles, 17330 Bernay Saint Martin - <http://amis.mabire.free.fr> - EDH 2008 ©



n° 22



Christopher GÉRARD

Honnête et fidèle



Georges HUPIN

Le suicide du Chef



Fred ROSSAERT & Mairits de MAERTELAERE

Rencontres



1778 1503

ISSN 1778-1507
France : 3 €



Jean Mabire, « écrivain belge »



Photo de couverture :
Tombe de Jean Mabire,
sous la neige du solstice 2008,
honorée par ses amis Flamands
du traditionnel bouleau
"C'était une partie de moi-même".

Dans la pensée de Jean MABIRE le Normand, existe un axe original Nord-Est suivant les côtes du littoral de l'atlantique par la Manche et la Mer du Nord jusqu'en Baltique. Cet axe a son pivot en Flandre où Mait'Jean, depuis des décennies, fréquente des hommes n'ayant jamais mis un genou à terre, ces hommes partagent avec lui la même religion de la liberté et le respect de l'individu. Ces hommes connaissent, comme Bretons et Normands au sud, Frisons au Nord, les mêmes difficultés de la vie que seule une volonté primitive, depuis les siècles les aide à surmonter.

Ce pivot exista culturellement, économiquement, politiquement à plusieurs époques de notre histoire, ne tient qu'à nous de faire resplendir à nouveau cette société. Jean MABIRE se sentait bien là-haut, même s'il était plus attiré par le pays Thiois que par la Wallonie où à part la langue, il n'existe pas une grande différence entre ces deux peuples. Jean savait très bien la menace de ces basses querelles de quartier qui ont enflammés l'Europe au point de pratiquement l'anéantir, une seule réalité l'union. Mait'Jean se sentait bien à Bruxelles, Anvers, Bouillon, Liège ou Eupen. Trop de Français en particulier et d'européens en général ignorent l'apport capital historique, culturel et artistique de ce pays à notre grandeur, comment le rêve Bourguignon aurait-il pu prendre corps sans la puissance Flamande ?

Jean MABIRE aimait la Belgique et appréciait indifféremment Flamands et Wallons. Comment peut-il en être autrement lorsque l'on se promène dans Bruxelles, la resplendissante, Anvers héritière de la laborieuse sagesse des traditions commerciales de Brugge et Gent, Bouillon l'ardennaise, nous invite à travers la forêt profonde, à rejoindre Liège, Eupen ou St With, sentinelles des marches de l'Est.

Le sang qui coule dans les veines de ces Belges n'est-il pas le même ? N'est-il pas Nordique ? Mait'Jean avait une vision intérieure identique à ces Flamands, lié à eux par cette culture de l'esprit complémentaire à celle du corps. Jamais, tout au long de sa vie, il n'a rompu ces liens de camaraderie noués sur les chemins de notre Europe, toujours il leurs restera fidèle !

Fidèle sont ceux qui interviennent à notre demande dans ce modeste bulletin. Déjà avec Didier PATTE, **Fred ROSSAERT** et **Roland RAES** avaient témoignés dans le n° 4 de notre lien, ils reviennent nous apporter une image différente de la première fois qui explique mieux et fait comprendre ce qui pouvait attirer Jean en ces peuples rudes et droits. Quant à **Christopher GERARD** et **Georges HUPIN**, leurs écrits sont poignants de vérité. Avec **Maurits DE MAERTELAERE** nous entrons physiquement dans l'histoire nordique, elle aura naturellement une suite. Katherine vous découvre quelques petits secrets de l'écrivain, surtout de ce seigneur qu'était Jean SCHRAMME. Jean MABIRE était pénétré de la mélancolie, de la sensibilité de ce pays, il savait partager cette douceur de vivre qui n'appartient qu'à eux lorsque les Kermesses font un bref moment, oublier la dureté du climat quant à certaines saisons, les nuages viennent percuter la terre, que les hommes courbent un peu plus le dos persuadés que le soleil reviendra. Jean MABIRE aimait la Belgique avec passion, comme les Belges il embrassait la vie avec fougue sachant que de cet amour charnel de la terre et des hommes seul dépend notre avenir.

C'est un message d'hier, c'est une réalité d'aujourd'hui !

Bernard LEVEAUX

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle de **10 €** (Hors métropole : 15 €)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____



Honnête et fidèle

« *Ecrire, c'est une fuite. Mais une fuite que je pare de plumes magnifiques: le risque, la ferveur, le mépris – la joie, en un mot.* »
Jean Mabire, novembre 1966.

Jean Mabire est surtout connu du public pour ses récits de guerre, tant il a chanté les armes et les reîtres, de l'Yser à Narvik, des Alpes à la Crète, avec une tendresse certaine pour les réprouvés. Soyons franc, ses nombreux livres sur les jeunes fauves de l'Ordre noir et autres panzers de la mort ont pris quelques rides, ouvrages de commande rédigés au galop par un auteur... qui ne lisait pas l'allemand. Un comble pour un homme qui passait à tort pour germanophile, et qui était surtout anglomane !

Ses sagas SS – *la petite bibliothèque noire* – ne l'ont-elles pas empêché d'écrire d'autres livres plus fondateurs, car susceptibles de composer une œuvre appelée à durer ? Au reste, Saint-Loup l'avait précédé dans cette voie escarpée, avec un lyrisme impensable sous sa calme plume de Cotentinois d'élection. Illuminé de la Collaboration au même titre qu'Alphonse de Chateaubriant (mais en version runique), Saint-Loup excella dans l'élaboration *a posteriori* d'un mirage, celui d'une Europe idyllique sous la houlette de *Séduisants Surhommes*, purs chevaliers en lutte contre les gnomes de l'Asie¹. Point n'est besoin de sacrifier à la vulgate historiquement correcte pour se rendre compte que la réalité fut moins exaltante : déportations, pillages, incorporations forcées, ... Le grand écrivain estonien Jaan Kross décrit ainsi à la perfection le mépris abyssal du III^{ème} Reich pour les Baltes, – pour ne rien dire du sort réservé aux Slaves ou à d'autres « sous-hommes »².

Dans l'hommage appuyé que Jean Mabire rendit à Olier Mordrel, qui fut en quelque sorte son père spirituel, notre ami écrivait que le chantre de l'idée bretonne s'était « échiné dans des besognes moins hautes que lui »³. La même remarque s'applique à Jean Mabire. Obligé de vivre de sa plume, il fut d'une certaine manière prisonnier du succès de ses récits du Front de l'Est, qui doivent plus au style *eastern* (Tuniques noires contre méchants Rouges) qu'à l'ascétique démarche de l'historien. Voulut-il saluer la mémoire de ses camarades des années terribles ? Demeurer fidèle à ses révoltes d'adolescent ? Peut-être. Mais en proposant à de naïfs lecteurs une épopée parfois manichéenne, ne risquait-il pas d'en enfermer quelques-uns dans des nostalgies aussi troubles qu'incapacitantes ? Degrelle, par exemple, n'a rien d'exemplaire, avec sa jactance et ses mensonges à répétition, lui qui, pour se faire bien voir de ses maîtres berlinois, envoya au casse-pipe des milliers de gamins à peine sortis de l'enfance. Bien plus noble est la figure d'un autre Belge, Joris Van Severen, authentique preux et théoricien du solidarisme

grand-néerlandais que Mabire plaçait d'ailleurs très haut et qui n'avait rien de commun avec l'immodeste démagogue.

Non, le Jean Mabire qui mérite l'éloge sans réserve est le Grundtvig normand, l'éducateur des Hautes Ecoles Populaires. Le chantre de la diversité ethnique et culturelle, le mainteneur des feux solsticiaux.

Et le lettré. Lui qui se gaussait des gens de lettres, lui que hérissaient le snobisme et la futilité germanopratin, possédait dans son accueillante maison de Saint-Malo une bibliothèque de vingt mille volumes. Moine-soldat, Mabire fut aussi un lecteur acharné qui, à plus de soixante-quinze ans, passait encore des nuits entières à sa table de travail, sous la protection des léopards d'or, à découvrir une œuvre ou à nuancer son jugement sur un auteur. **Combien de ces cartes ornées d'entrelacs dorés, bien connues de tous ses amis, ne se terminaient pas par ces mots : « je suis débordé » ?** Et quand il n'était pas débordé, Jean Mabire évoquait avec une juvénile fierté tantôt la dernière réunion des Oiseaux Migrateurs, tantôt un projet en cours, armorial ou biographie du capitaine Danrit.

Telle est l'une des leçons de Jean Mabire : l'opiniâtreté, une capacité de travail et de remise en question hors du commun. En témoignent les quelques sept cents notices consacrées à des écrivains, illustres ou méconnus, fréquentables ou ostracisés par les bien-pensants, qu'il rédigea, semaine après semaine, pendant près de quinze ans. Je veux parler des précieux *Que lire ?*, sept volumes pleins de science et de ferveur, le parfait *vade-mecum* de l'amoureux des Lettres.

Mabire avait débuté sa carrière de critique littéraire en 1963 par un essai sur son compatriote Drieu La Rochelle, qu'il publia à la Table Ronde, la mythique maison de Roland Laudénbach. Il s'y livrait à un dialogue posthume avec l'auteur du *Feu-follet*, mais aussi avec un autre Normand, Jean Prévost, tué les armes à la main dans le maquis du Vercors. Le meilleur Mabire est là, dans cette volonté de réconcilier ceux pour qui l'action fut le prolongement du rêve. On y trouve aussi la jeunesse de cœur, l'inlassable curiosité ainsi qu'une ouverture d'esprit que l'on voudrait siennes au même âge.

Dans *Que lire ?*, le critique aborde en trois pages un écrivain dont il a lu les œuvres les plus significatives, qu'il relie aux grandes dates de la biographie, car pour lui un auteur est avant tout le produit d'une lignée et d'une tradition, même (surtout) s'il se révolte contre l'une ou l'autre (« **on ne saurait échapper ni à sa terre ni à son peuple** »). En quelques phrases ciselées avec un sens évident de la formule, il parvient à camper un artiste et son époque, les grandes tensions d'une œuvre, ses forces et ses faiblesses. Une bibliographie de et sur l'écrivain fait de ces volumes un incomparable outil de travail, ainsi qu'un guide de la littérature des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles plein d'humour – un

¹ Dans l'une de ses lettres, Jean Mabire m'apprit qu'un passage « heureusement supprimé » des Nostalgiques mettait en scène un certain Mabiran... qui n'était pas Jean Madiran, un homme pour lequel il éprouvait une grande estime.

² Jaan Kross, *Le Vol immobile*, ed. Noir et Blanc, Lausanne 2006.

³ Jean Mabire, *Ce que je dois à Olier Mordrel*, Éléments 56, hiver 1985.



humour assez british – et d'une modestie toute féodale, car ce gentilhomme possédait une noblesse d'âme bien rare de nos jours.

A ce sujet, un souvenir : je ne suis pas peu fier de l'avoir convaincu de relire un livre-culte, *Tempo di Roma*, de mon compatriote Alexis Curvers, que Mabire avait rencontré à Rome avec son camarade Philippe Héduy. Mabire renâclait : l'homme lui avait déplu ("**trop réactionnaire**"). J'insistai en lui disant qu'il s'agit d'un des plus beaux livres sur la Ville éternelle et son petit peuple. Cela nous valut une notice chaleureuse. J'ai ainsi pu lui faire découvrir quelques autres Thiois : Marie Gevers la païenne et ses fascinantes évocations de l'Escaut, notre Rhin, dans *La Comtesse des digues* (Ed. Labor). Charles Bertin, impeccable styliste et auteur d'un chef-d'œuvre méconnu, *Le Voyage d'hiver* (Ed. L'Age d'Homme). Mais pas le peintre et poète d'inspiration gibeline Marc Eemans, le dernier survivant du groupe surréaliste, qui était déjà son ami (et celui de son épouse Katherine) quand j'ânonnais encore *poeta, a, am*. J'accompagnai Eemans jusqu'à sa dernière demeure en mer du Nord et fis pour Mabire le compte-rendu de ces funérailles. En réponse, Mabire m'écrivit que sa maison me serait toujours ouverte. Une simple phrase au dos d'une carte de Saint-Malo, mais quel talisman ! Pour son article sur Eemans, je lui adressai des notes qu'il synthétisa de façon éblouissante : « **il rêvait d'un bastion thiois appelé à devenir le carrefour de l'Occident continental et maritime, une des incarnations les plus fécondes du génie européen** ». Eemans, lié à la faction grand-néerlandaise du mouvement flamand depuis les années 30, prônait logiquement une vision impériale et gibeline, inspirée d'Evola (et surtout de Frédéric II), autrement plus généreuse et grandiose que le micro-nationalisme étriqué auquel se réduit le flamingantisme, naguère étape d'une légitime reconquête linguistique et culturelle, mais qui ne sert plus aujourd'hui que de cache-misère à une banale arrogance d'ancien pauvre, au « chacun pour soi » dicté par l'idéologie marchande ⁴.

Mabire rédigea d'autres articles sur des écrivains de la Belgique flamande (Moens et Verschaeve, encore des réprouvés ; Streuvels) ou romande (les immenses Ghelderode, Verhaeren et De Coster), toujours avec une attentive sympathie. **En fait, Mabire incarnait le Bon Européen, celui qui se sent chez lui à Heidelberg comme à Milan.** A ce propos une anecdote : quand je lui rendis visite pour la première fois, je m'amusai de son choix d'habiter la Bretagne plutôt que sa Normandie « toujours grande et belle ». Dans un grand rire, Mabire me répondit en substance qu'à Saint-Malo au moins les Normands lui fichaient la paix. J'aime beaucoup cette saine réaction : vive la Normandie, *ma non troppo*.

La Normandie fut toutefois le grand amour de ce Parisien, qualité (ou défaut) qu'il partageait avec Olier Mordrel ⁵. Il y a une quinzaine d'années, j'ai pu mettre la main sur une caisse de livres ayant appartenu à un curieux abbé qui avait fricoté avec le *Vlaamsch Verbond van Frankrijk* de l'abbé Gantois sous l'Occupation. Parmi les brochures, *Stur* d'Olier Mordrel justement (ses articles sur le mythe de l'hexagone). Et aussi un fascicule jaune daté de 1951, le rarissime numéro 1 des *Cahiers du fédéralisme européen*, intitulé « **Ethnies de France** » et publié par une mystérieuse Union fédéraliste anti-totalitaire basée à Groningue. Parmi les contributeurs, un certain Bernard Delasalle, qui niait joyeusement le dogme de la latinité des Wallons (il s'agissait en fait de l'insaisissable Mordrel, en cavale en Argentine) et messire Jan Charrier, qui parlait du destin des Pays Normands ⁶. J'en touchai un mot à Mabire, qui m'avoua que Charrier était le nom de sa grand-mère paternelle (dont le grand-père fut par ailleurs le doctrinaire de la politique arabe de Napoléon III, et l'inspirateur de sa politique algérienne !). Sacré Mabire, qui, sous pseudonyme, louait la jeune revue *Viking*, qu'il dirigeait de l'autre main ! Au fil des pages de ce Cahier, je piquai une citation : « **les XVII Provinces des Pays-bas, l'axe même d'une Europe impériale et souveraine** ». Là, Mabire et moi pouvions communier dans une même admiration pour le Saint-Empire, dans un même respect pour S.A.I Otto de Habsbourg, que Jean considérait à juste titre – il l'a un jour publié, mais où ? – comme l'héritier de la couronne européenne.

L'Imperium, et même le *Sacrum Imperium*, se fondait sur une vision spirituelle de la cité, quelques mots sur le sacré. Mabire a chanté les brumes de Thulé et les feux du solstice ; il se place parmi les mainteneurs de l'idée païenne en Europe. Un mainteneur attentif, et qui m'a encouragé quand je relançai *Antaios* en 1993, tenant scrupuleusement à payer son abonnement et répondant à chaque livraison par une carte pleine de remarques et d'entrelacs. La parution de mon roman *Le Songe d'Empédocle* me valut plusieurs courriers passionnés et passionnants qui avaient pour thème la quête du divin ⁷.

Mabire me parla ainsi d'une expérience personnelle qui dura une quinzaine d'années : « **ton livre m'a plongé à une époque où nous avions à quelques-uns constitué une sorte d'Ordre, certes plus religieux que politique il y a un demi-siècle** ». Il semble qu'ils aient été douze (!) à rendre hommage à une divinité dépourvue de nom, dont plusieurs Thiois. Mabire insista sur l'importance de cette expérience pour toute son évolution ultérieure, comme quoi son paganisme ne se limita pas à des feux de camp et fut très tôt vécu avant même d'être pensé.

⁴ Ersatz de pangermanisme, ce flamingantisme semble fasciner nombre de Français, malgré sa francophobie malade, qui somme parfois dans un racisme débile, par exemple quand des militants traitent – aujourd'hui encore – leurs voisins francophones de « Franse ratten ». Pas de place dans l'Europe des peuples pour les « rats français » ! Mabire comptait beaucoup d'amis dans les milieux flamingants, depuis les années 40, puisqu'il devait son initiation aux runes à un camarade des Flandres, d'où sa tendresse jamais démentie pour ce Mouvement. Une fois de plus, fidélité à la jeunesse et à ses espoirs. Ceux qui connaissent l'envers du décor ne peuvent toutefois être dupes.

⁵ « **En m'enracinant en Normandie, je décidais de monter la garde sur quelque littoral sacré** », écrivait-il dans son hommage à Mordrel. Il s'agit bien d'un choix, celui du veilleur de prove, ou, pour citer une image chère à E. Jünger, du poste perdu.

⁶ Le pluriel est souvent un signe d'intelligence (les libertés, les dieux, les peuples...), et j'aime que le jeune Mabire ait parlé de Pays Normands.

⁷ L'un d'eux portait sur un détail de mon roman : à propos de Mabinog, le nom d'un de mes personnages, Jean m'apprit qu'il s'agissait du pseudonyme d'un des plus mystérieux membres du Bezenn Perrot, l'unité bretonne compromise aux côtés du SD, qui aurait été la conscience politique du groupe de Célestin Lainé, inspirant même son caractère paganisant.



Une lecture attentive de sa revue *Viking* (1949-1958), permet de repérer bien des thèmes développés après 1968 dans le cadre du GRECE comme les trois fonctions indo-européennes⁸, l'idée fédérale et même l'écologie, que Mabire défendit plus tard dans *L'Esprit public*: « **la véritable écologie, c'est de sauvegarder les baleines. Mais aussi les Touaregs et les Zoulous, les Basques et les Serbes, les Flamands et les Bretons, les Ecossais et les Estoniens** ». A ce propos, le recueil d'articles qu'il publia d'abord sous le titre *La Politique, L'Espérance, L'Ecrivain* en 1966, puis, augmenté en 1994 sous le titre *La Torche et le Glaive* (Ed. Libres Opinions), peut être considéré comme un texte fondateur de la nouvelle droite, dont Mabire demeure l'un des auteurs officiels, sans doute les plus féconds. C'est en tout cas un essai que je place aux côtés du *Cœur rebelle* de Dominique Venner comme illustration d'un type de sensibilité réfractaire.

Concluons. J'admirais Mabire et j'éprouvais pour lui une profonde affection sans partager ni toutes ses idées ni ses fidélités. En bon lecteur de Drieu, je m'at-

tachais plutôt à ses attitudes. Les idées, tout le monde en a (en général fausses, ou plutôt vraies et fausses à la fois). Quant aux fidélités, elles ne s'expliquent ni ne se jugent, relevant d'une inviolable intimité.

En revanche, une posture sincère, qui ne se limite pas à une pose, voilà qui est rare et digne d'être loué. C'est ce que j'aimais chez Jean, cher vieux léopard ! Si élégant, au physique (ces gilets de tweed, un port de tête) comme au moral. La preuve ? Un visage d'une beauté brute. Le regard clair, le sourire lumineux, et quelle bienveillance pour ses cadets !

On est fier d'avoir connu cet homme honnête et fidèle qui, dans sa vie comme dans ses livres, nous enseigne le risque et la ferveur.

Christopher GÉRARD
Janvier MMIX

⁸ « *Je ne crois guère à l'imperméabilité des trois fonctions du-méziliennes. Les hommes complets sont à mes yeux tout ensemble sacerdotaux, guerriers et producteurs* » m'écrivit-il.

Le suicide du Chef

A mi de Jean Mabire, moi ? Voire ! Car s'il est à mes yeux évident que Jean Mabire était bien mon ami, je ne suis pas tout à fait assuré d'avoir été le sien. Il était le mien car je m'étais laissé agréablement capter par sa bonhomie, sa généreuse bienveillance, sa diction un peu chatouillante, si bien que je tenais à lui, particulièrement. On peut donc dire, dans cette mesure, que je lui appartenais. Je lui concédais spontanément un grand crédit de confiance et je me félicite encore de n'en avoir jamais été déçu une seule fois. Par contre, je n'ai pas la prétention de croire de Jean Mabire qu'il me connaissait vraiment. Ni même qu'il ait été vraiment intéressé à me connaître comme je surprenais qu'il en connaissait certains dans notre entourage. Je m'en console facilement en me disant que c'est parce qu'il n'a jamais eu vraiment besoin de moi. Et puis cela confère à ma vision un détachement particulier.

J'avais rencontré Jean Mabire au début des années 70 dans la Campine anversoise, lors d'une visite à Werner Caluwé, un ami flamand qui avait construit de ses mains avec l'aide de ses cinq enfants leur maison familiale. J'avais accompagné chez lui les responsables fondateurs du GRECE. J'animais à ce moment leur unité régionale belge, bruxelloise pour l'essentiel. J'avais remarqué le penchant sympathique de mes jeunes camarades pour la résistance des Flamands au jacobinisme belge et leurs triomphales revanches. Je n'avais pas encore bien mesuré l'influence qu'avait exercée Jean Mabire sur cette romantique inclination. Je leur ai su gré bientôt de ne nourrir à mon endroit qu'une réticence minime. Je n'étais quand même qu'un de ces maudits 'fransquillons' suspect de n'être pas assez empressé de se dis-



tancier des persécutions anti-flamandes. J'étais même plutôt iconoclaste, hésitant à voir dans le fait d'armes de la Bataille des éperons d'or, le 11 juillet 1302 à Courtrai, une réelle victoire des communiers flamands contre leur suzerain, le roi de France Philippe le Bel.

J'étais encore marqué au front d'une autre disgrâce. Au lieu d'être républicain par nécessité, comme les militants flamands indépendantistes, je me disais monarchiste. Je ne l'étais que par logique de technicien du droit public. Pour ceux qui s'en étonnaient, je



professais volontiers que « **tous comptes faits, la monarchie est encore ce qu'il y a de moins con !** » Je ne suis donc qu'un royaliste de raison, avec sous le bras un dossier gros de remontrances. Pesait quand même sur ma conscience le serment d'officier (de réserve) que j'ai en son temps prêté au Roi. Je dois reconnaître que je n'ai pas juré alors aussi sérieusement que j'aurais cru souhaitable. **Mais qu'ai-je fait après tout de plus sérieux que ce serment, à part mes cinq enfants ? J'avais été heureusement impressionné par l'engagement au GRECE. « Quand on adhère au GRECE, c'est pour la vie », m'avait-on dit et cela m'avait plu. Presque autant que ma promesse scout. J'étais encore plus sérieux, si possible, lorsque j'ai prêté serment au Soleil, en même temps que Jean et les cadres du GRECE, dans les buées de l'aube, en cercle, dans le temple d'Apollon à Delphes.** J'aurais dû interroger Jean Mabire sur son propre serment d'officier. Il reste que le mien a été entre nous comme une brume qui ne s'est pas levée.

Que j'aie ainsi ressenti chez notre ami comme une réserve distante et que j'en fasse un certain cas ne doit pas donner à penser que je suis un peu paranoïaque. Je crois être plutôt, au contraire, un ingénu de la confiance systématique et de la présomption de loyauté. J'en veux pour preuve que je ne me suis jamais trouvé que des inimitiés que j'avais le plus souvent délibérément cherchées et affrontées. Dans le cas présent, je cherche avant tout, je crois, à situer mon angle de vue : je ne suis pas un témoin privilégié, je n'ai pas été un ami intime de Jean Mabire. J'ai pu l'observer à distance, un peu comme le voisin d'en face à qui on découvre à l'usage une tranche de sa vie intime, la croûte.

« C'était de toi ? »

Je l'avais invité plusieurs fois à notre tribune locale et, bien que je l'aie alors reçu dans ma maison, je ne crois pas avoir été alors pour lui très différent du reste de son public. Nous nous sommes côtoyés et avons coopéré à de multiples reprises, mais je n'ai pas le sentiment d'avoir été alors à ses yeux autre chose qu'un bon collaborateur, comme les hommes de son unité, dans sa guerre d'Algérie, avaient dû être de bons camarades. J'avais surpris sa sévérité sous sa placide affabilité, quand il laissait échapper, à propos de l'un ou l'autre, qu'il n'irait pas à la guerre avec lui. Mais il n'a jamais jugé utile de me tranquilliser à ce sujet. Une seule fois, à propos de la lettre collective de condoléance que nous lui avons adressée pour la mort particulièrement désolante de son fils, il m'a demandé : « **C'était de toi ?** » A mon signe de tête il n'a répondu que par un battement de cils. J'ai su qu'était alors passé l'éclair bref, instant intemporel échappant à la pudeur, de ce troisième degré de l'amitié dont Aristote affirme qu'il génère la vertu, la *virtus*, énergie virile créatrice, nécessaire à la survie humaine.

Je ne me suis pas empressé de lire tous ses livres. Je ne les ai pas tous lus, loin de là. J'en ai encore plusieurs dans ma bibliothèque que je n'ai pas encore ouverts. J'ai toujours pensé et pense encore que j'aurai le temps et que je passerai à côté d'eux pour les ouvrir au bon moment. Il faut dire que je lis lentement, presque aussi lentement que j'écris, en me reprenant

souvent. En particulier les livres de Jean Mabire et certains plus que d'autres, bien sûr. Et dans ceux que j'ai le plus aimé je n'ai pas tout aimé, ni tout également. Mais ce que je cherche et que j'ai trouvé dans tous, c'est l'honnête homme, celui qui apporte modestement sa part de poussée vitale à l'humanité. C'est cette modestie qui m'a bien des fois ébloui, par certaines délicatesses de toucher, certaines nuances de tonalité, certaines justesses de trait. Et une fidélité de boussole qui tient le nord.

Une visite au Musée Breker

Sans que ce soit à proprement parler des rêves, j'avais couvé à propos de Jean Mabire deux projets d'agrément à quoi l'associer. Les jugeant bénis, je les croyais promis à réalisation. Ils ont avorté tous les deux, faute de temps sans doute. Nous avions avec Pierre et Danny Vial visité avec Jean et sa femme Katherine une fort belle exposition de l'œuvre du peintre belge Fernand Knopff au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Jean, qui commente volontiers, mais sobrement, ce qu'il a vu, mais qui n'aime pas trop qu'on lui explique ce qu'il voit, s'écartait décidément du groupe des trop bavards. C'est dans la voiture qui nous menait chez Fred Rossaert, un ami à ce moment assez mal en point que Jean connaissait depuis sa prime jeunesse, qu'il s'est mis à exprimer les impressions profondes que lui avait laissées l'exposition. Il en parlait avec chaleur, mais nous lui avons facilement fait dire qu'il en avait assez vu et n'éprouvait aucun besoin d'y retourner. Ma femme et moi, qui revenions peu de temps auparavant d'une visite au Musée Breker, avons remarqué que là nous étions bien décidés à y retourner. Jean nous a répondu : « **C'est en effet toute autre chose. Prévenez-moi, car j'aimerais vous accompagner.** » Il ne nous restait plus qu'à attendre la bénédiction des dieux.

Elle n'est pas venue.

L'autre projet était encore plus onirique. Il était né, et il naît encore à présent, de la contemplation de grands arbres. Une des bonnes surprises que m'a faite la région anversoise, c'est que j'y ai trouvé les plus beaux arbres que j'aie rencontrés. Sans savoir si Jean Mabire aime particulièrement les arbres, sans avoir jamais pensé à lui faire confirmer la chose, lorsque je tombe sur un sujet particulièrement heureux, je songe qu'il faudra que je le lui montre un jour. Alors que je n'envisage pas spécialement de lui présenter mon bois sacré personnel, où je plante chaque année un gland de l'année précédente, que je laisse tout un an dans la poche droite de mon pantalon avant de répondre à sa patiente attente. Les produits de mon bois ne sont encore que quelques touchantes espérances et quelques réjouissantes volontés. Ceux que je réserve pour Jean Mabire sont au contraire des spécimens glorieux de hêtres et de chênes, une collection d'une douzaine que seule ma mort m'empêchera de continuer de compléter à son intention. Quand j'en découvrirai un nouveau, je sais que mon réflexe sera intact de l'ajouter à la réserve en vue d'une promenade que les dieux devraient nous inspirer. Ce sera sans doute un matin d'hiver. C'est alors que ces arbres révèlent de manière saisissante comment ils insinuent les vaisseaux de leurs bras noirs et les réseaux de leurs ramilles dans l'humus du ciel.



Je ne sais duquel de ses écrits Jean Mabire avait repris (s'il l'a seulement jamais écrite) cette phrase que je l'ai entendu prononcer : « **Pour nous le socialisme est autre chose qu'une manière de gestion de ressources humaines : c'est une forme de l'amitié.** » Elle m'avait touché profondément, sans doute parce que je pouvais la rapprocher d'un sentiment que j'ai toujours cultivé à propos de la responsabilité politique : ce n'est pas cette simple responsabilité contractuelle qu'on s'ingénie à nous inculquer. C'est une responsabilité de type paternel, en ce sens qu'un père, s'il a échoué dans sa mission, n'invoque rien pour sa défense. Il ne revendique aucune présomption d'innocence, aucune circonstance atténuante. Il ne se le pardonne pas, tout simplement.

C'est essentiellement pour ce motif que j'ai toujours nourri une préférence pour les systèmes monarchiques, les systèmes démocratiques me paraissant des tentatives, typiquement bourgeoises, de dilution des responsabilités, voire d'organisation de l'irresponsabilité. Et même si un monarque arrive à se croire de droit divin, cela ne diminuera en rien le sentiment qu'il a de sa responsabilité, au contraire. Et si en outre il recourt à cette démocratie de capacitaires dont Léo Moulin, professeur au Collège de l'Europe, enseignait que, dans les monastères, les pères abbés la pratiquent depuis le moyen âge, ce monarque rencontrera sans doute les mêmes durables succès que les ordres monastiques réguliers. Leurs abbés – qui sont le plus souvent élus par la base, faut-il le rappeler – ne prennent en principe jamais de décision sans avoir consulté tous ceux qui sont compétents et concernés par la matière. Saint Benoît, dans sa Règle, leur commande de '**servir et non asservir**', et certainement pas de se servir ! On notera que l'appellation 'père abbé' est pléonastique, puisque abbé signifie père.

Pour bien faire, ce modèle monarchique de responsabilité politique devrait se trouver confirmé par une théorie d'exemples historiques édifiants de chefs qui, responsables d'un désastre pour leur communauté, se sont alors démis. Voire qui se sont fait justice à eux-mêmes en se suicidant, pour sauver ce qui leur restait à léguer : leur honneur. On pense aux samouraïs. Y a-t-il eu beaucoup de princes, fût-ce seulement au Japon, qui ont refusé aux guerriers le monopole de l'honneur ? Ou le premier devoir d'un chef serait-il de survivre ?

Aujourd'hui que notre Maître Jean nous a quittés, nous laissant à nous-mêmes, je songe souvent à la belle chanson qu'a écrite Daniel Leskens (à lire dans cette page : *Plaidoyer pour un homme seul*), sur le vide qu'a creusé la mort de Drieu dans son âme d'adolescent : « **Dis, Pierre, pourquoi es-tu parti, nous abandonnant sans chefs et sans dieux dans cet ouragan de folie...** »*. Moi aussi je me sens parfois appauvri par la mort de notre ami. Aujourd'hui précisément, je suis frustré dans mon élan – pur mouvement d'habitude – pour lui poser à l'occasion la question du suicide du chef.

Georges HUPIN

* les intertitres sont de la rédaction.

Plaidoyer pour un homme seul

– *Toujours amer*, dit-on de lui...
Mais tu m'as donné du rêve et de l'espoir
... avec un peu de ton cafard.

Dis, Pierre, pourquoi es-tu parti
Nous abandonnant sans chefs et sans dieux
Dans un ouragan de folie ?

– *Ecrivain mineur, éternellement tourmenté...*
Mais grâce à toi, je connais la Beauté.
En moi résonne le Chant de la Vie.

– *Suicidaire, pessimiste, dilettante...*
Au fond de tes yeux, j'ai puisé mon ardeur
... et la certitude des jours meilleurs.

– *Dandy superficiel et changeant...*
... mais qui fut plus lucide, plus posé,
Plus conscient du poids de la parole donnée.

– *Fasciste, assassin, dénonciateur...*
Mais si quelqu'un en ce monde ignoble
A encore le droit de parler d'Honneur
... n'est-ce point toi ?

Dis, Pierre, pourquoi es-tu parti
Nous abandonnant sans chefs et sans dieux
Dans cet ouragan de folie... ?

Daniel Leskens (1988)



IK ZOEN U, VLAG, ALS HEILIG PAND,
BLIJF WAPPEREN OVER VLAANDERLAND!



Jean Mabire, ami sincère de la Flandre et des Pays Thiois.

Jean connaissait la Flandre depuis de longues années. Il avait 20 ans en 1947 quand il y est venu pour la première fois. Il fit connaissance avec des jeunes flamands à Bruxelles qui se réunissaient pour pratiquer les vieilles danses populaires, chanter des chants traditionnels et randonner dans le Brabant flamand. C'était au début l'humble reprise d'un mouvement non-conformiste en Flandre, après une guerre dont les conséquences avaient failli éteindre tout le mouvement national flamand, aussi bien dans son aile radicale que nationaliste.



Jean est souvent revenu chez nous : Il connaissait les villes d'Anvers et de Gand. Il prit part au « *Vlaams Nationaal Zangfeest* » (la grande fête de chant annuelle). Il assista plusieurs fois à l'*Yzerbedevaart*, le plus important rassemblement national flamand qui s'est déroulé durant des décennies au pied de l'Yzertoren à Diksmuide. Cette manifestation l'impressionna profondément. Il assista entre autre à la **prestation de serment des militants du mouvement Voorpost** (voir photo dans cette page), mouvement nationaliste Thiois. Disons en passant que Voorpost étend son action tant en Flandre qu'aux Pays-Bas et entretient d'excellents contacts avec des mouvements ethnistes européens, notamment avec des normands et des bretons. En 2002, la revue *Révolte* publia un numéro spécial traitant de la bataille des Eperons d'or du 11 juillet 1302 (date de la fête nationale flamande). Les milices urbaines flamandes y vainquirent l'armée de Philippe le Bel.

J'ai demandé à Jean comment il avait fait connaissance avec la Flandre, s'il connaissait les buts du mouvement flamand et quelle opinion il avait sur celui-ci. Jean répondit en substance qu'à son avis, il y avait en théorie quatre solutions possibles :

La première, un petit séparatisme flamand ; une Flandre indépendante comme point final. Cette option lui semblait trop restreinte et ne tenait pas compte des données politiques en Europe.

Ensuite la réalisation du grand rêve Grand-Bourguignon (les 17 provinces) de **Joris Van Severen** et son mouvement **Verdinaso** (1930-1941). Cette idée l'intéressait mais en fin de compte ne lui semblait plus réalisable.

En troisième lieu, l'Union de la Flandre et des Pays-Bas sans les régions francophones et germanophones de la Belgique actuelle. Bien que Jean nourrisse une vive sympathie envers cette idée « Thioise », il prévoyait de sérieux obstacles. La grande majorité des habitants du Nord n'a qu'une faible sensibilité nationale et s'intéresse peu aux questions linguistiques, de plus on ne pouvait négliger les options religieuses. Le protestantisme est toujours fort dans le Nord et contient des tendances assez anticatholiques tandis qu'en Flan-

dre il est tout à fait minoritaire.

Mais la dernière solution avait la préférence de Jean. Elle allait sans aucun doute vers une nouvelle Europe, « **notre plus grande patrie** ». Il précisait que cette Europe devait se construire dans des espaces culturels considérables comme l'espace germanique qui s'étendrait de la Norvège à la Normandie en passant par l'Angleterre, ou encore les espaces Celtique, Ibérique, Roman Slave, etc. Toujours selon Jean cette Europe devait être d'inspiration fédérale et tenir en main tous les attributs politiques, militaires économiques et diplomatiques, indispensables pour une souveraineté internationale. Il concluait que ce super état, « **cet Impérium tout à la fois unitaire vers le dehors et fédéral en dedans ne peut-être construit qu'en partant de nos communautés ethniques** ».

Perspectives hardies, énorme projet qui ne pouvait se réaliser qu'à partir d'une aristocratie militante, disons un ordre comme le voyait le visionnaire Joris van Severen, un ordre qui rassemblerait tous les européens qui se sentent héritiers de nos cultures, de nos combats et de nos traditions.

Jean me précisa à plusieurs reprises, que tout cela pouvait paraître un rêve lointain, mais qu'il était indispensable de rester fidèle sans relâche à l'idéal de Guillaume le Taciturne « **Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer** ».

Dans les idées que j'ai essayé d'énoncer, trop brièvement sans doute, je retrouve tout ce qui impressionna profondément ceux qui eurent l'honneur et l'avantage de connaître de près **un homme inoubliable : idéaliste et réaliste, visionnaire mais qui ne perdait jamais de vue les réalités et les possibilités qui s'ouvrent à nous. Enfin malgré son énorme érudition, il était un homme simple et affable, un camarade et un ami comme on en rencontre vraiment trop peu.**

Roland RAES





Ma première rencontre avec Jean

Je pense que c'était à l'occasion du vernissage d'une exposition de ma statuaire à Lille, dans une galerie tenue par un jeune breton. C'était au début de ce qui fut l'*Institut Culturel Nordique*, je crois me rappeler qu'il était avec son épouse et deux de ses enfants, ce devrait être au début des années septantes.

Dans la suite nous nous rencontrâmes à des colloques de ce que l'on appelait la Nouvelle Droite.

Ces rencontres culminèrent lorsque les autorités de la ville d'Eu en Normandie, décidèrent l'érection d'un monument qui devait perpétuer le souvenir des Vikings en Normandie. Ne trouvant personne versé dans cela ils demandèrent à Jean MABIRE qui leurs proposa de me contacter, c'était le début de voyages Flandre-Eu et retour, j'en garde un très doux souvenir !

Depuis le premier trajet, j'avais proposé l'idée d'une **Pierre d'Alesund**, cette idée centrale restera jusqu'au bout, afin d'édifier le monument qui deviendra alors le Millénaire du Comté d'Eu, monument qui fut inauguré en grande pompe en été 1996.

Une délégation des autorités municipales d'Eu se rendirent à l'invitation du Maire d'Alesund après que contact eu été pris avec lui. A l'occasion du voyage de la délégation d'Eu avec en tête, son Maire François GOUET, on me pria de les accompagner, vu qu'il fallait chercher sur l'île de Rollon une pierre de grande taille.

Cette pierre errante – en allemand *Findling* – était offerte par Alesund mais c'était à Eu de la choisir et le transport Alesund-Eu était payé par une firme norvégienne.

Lorsqu'on parle ici de *Gange-Hrolv* c'est ici Rollon le Marcheur.

La délégation de la ville d'Eu fit le voyage via Paris, tandis que moi je parlais de Brussel-Zaventem par Frankfurt am Main, rencontre à Oslo et suite du voyage avec un court vol vers Alesund. Atterrissage peu avant la tombée du jour.

Dès le lendemain eurent lieu des conférences etc, etc,...., déjeuner, réception etc, etc,.... Nous partagions Jean MABIRE et moi-même une chambre commune, de cette façon, il nous restait du temps pour des discussions. Je me souviens avoir été impressionné par le nombre de livres que Jean MABIRE avait emporté avec lui et qui se trouvaient sur le plancher près du lit, afin qu'il puisse continuer à travailler pendant ce voyage, lorsque je m'endormais, lui continuait à lire et annoter pendant de longues heures, j'avais l'impression que le sommeil ne prenait pas sur lui.

Un des jours suivant, tout le groupe visita entre autre l'île à la recherche du monolithe, ce qui ne fut pas facile, les pierres étant en granit au trois quart en-



Maurits de Maertelaere dans son atelier

terrées. Nous en avons choisi une. Le soir on se rendit compte que la pierre découverte n'était pas assez grande. C'est ainsi que nous décidons, monsieur Gérard PENELLE et le Bourgmestre d'Alesund de retourner le dimanche matin sur l'île par le tunnel sous la mer. Après bien des recherches et tergiversations, nous trouvâmes la pierre qui est plantée aujourd'hui au carré du Millénaire à Eu. En effet, la première pierre choisie était trop courte car il était nécessaire que la partie enterrée soit aussi importante en hauteur que la partie émergente. Me restait ensuite à sculpter le profil du jeune viking ainsi que l'épée.

J'ai gardé de ce voyage un merveilleux souvenir, en particulier de cette intimité que j'avais pu partager quelques heures avec Jean MABIRE.

Ce que nous partagions, c'est surtout cette admiration de ce *sol invictus*. Le soleil qui tous les ans chasse les ténèbres. Ce soleil qui nous fait vivre et que s'il devait s'éteindre ne nous permettrait pas de survivre.

Faire une description de Jean MABIRE n'est pas simple, **intègre, honnête, on le comprenait sans dire beaucoup de mots.**

On ne sait l'oublier, c'était un ami fidèle, nous ne l'oublierons pas !

Maurits de MAERTELAERE





Rencontre avec Fred ROSSAERT

J'ai rencontré Jean MABIRE au début de l'année 1948 à une manifestation culturelle flamande qui se tenait à Bruxelles. Je venais de rencontrer ma femme Maryjke et avais fondé en 1947 un mouvement de jeunesse, la *Jeudgshase Stormvogel* (groupe de jeunes les *Pétrels*, ou les oiseaux de tempête).

Au même moment Jean MABIRE en faisait autant avec sa communauté de jeunesse.

A la manifestation Jean était venu avec quatre jeunes amis, d'une vingtaine d'années, il s'agissait d'étudiants parisiens. A la différence des jeunes flamands qui se montraient volontiers en ordre militaire, les français étaient peu hiérarchisés. Par ailleurs, ils s'affirmaient païens, alors que les flamands étaient nettement catholiques. A part cela, Jean et ses amis de la communauté de jeunesse avaient exactement la même tenue que les *stormvogels* (culottes courtes de velours côtelé noir, blouson noir, chemise militaire grise ou kaki et un ceinturon dont la boucle portait la même rune fléchée).

Jean avait été introduit dans le cercle de cette manifestation, par un point de chute qu'il avait à Tamise (Flandre orientale entre Gand et Anvers), chez une personne de la génération précédente, un ancien militant du mouvement Flamand qui se déplaçait peu, si peu que j'en entendis beaucoup parler, mais n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer.

Les deux groupes ont dormi à même le plancher d'un appartement à Bruxelles, car il était prévu de participer le lendemain à une journée de chant organisée à Coutrai par Willem DE MEYER, un intellectuel Flamand d'un rayonnement considérable. Il a dû intervenir pour apaiser les soupçons **« qu'éveillaient des français déguisés en Flamands »**. Tout le monde, Maryjke comprise, s'est retrouvé le soir à Gand, dans le caveau de la *« Raadskelder »* pour y manger le fameux waterzooi gantois. Retour le soir à Anvers, chacun se déplaçant en autostop, pratique courante dans cette époque où les jeunes inspiraient confiance et sympathie.

Les contacts épistolaires étaient très suivis et Jean m'a adressé une invitation à participer à la célébration du solstice d'été à Marquemont, en frontière de la Normandie et de l'île de France. Le bûcher avait été dressé au centre du transept d'une église en ruine dont la toiture avait disparue. La délégation Flamande qui, à part Maryjke et moi, comprenait un jeune couple et un moine norbertin en habit monastique blanc, a occupé l'aile nord du transept avec la communauté de jeunesse, représentée par une douzaine de garçons.

La nef à l'ouest a été occupée par les bretons (ils n'étaient pas moins de soixante) du mouvement scout *Bleimor* dirigé par les occitans et le chœur par les parisiens. Pour la messe dite avec tambours et épées de lansquenets, l'officiant tenait beaucoup du druide. Les chrétiens Flamands ou surtout bretons ne faisaient pas de problème de concilier rituel chrétien et tradition celtique. Les païens sont conciliants par définition. Un carnet de chants avait été composé pour la circonstance, j'en possède encore un exemplaire. Il est tout à fait probable que Jean, qui chantait faux mais aimait chanter ou aimait en tout cas qu'on chante ensemble, y a



apporté sa contribution. L'un des jeunes du mouvement de jeunesse s'appliquait à fouiller les *« stocks américains »* pour y récupérer des éléments d'équipement militaire de la Wehrmacht plus prisés que ceux des américains. Dans les motivations des jeunes du mouvement de Jean, il n'y avait de tonalité politique autre que l'aspiration esthétique à perpétuer un style de vie né entre les deux guerres.

En 1952 j'invitai Jean à participer à la plantation d'un arbre de mai à Kalinhout en campagne anversoise. La manifestation qui était organisée par des groupes folkloriques flamands avait regroupé des centaines de participants. Jean et ses amis sont venus en voiture, ils ont logés à la fortune du plancher de Heidigaard, la maison que nous nous construisions Maryjke et moi sur les vestiges d'un petit bâtiment agricole au milieu d'un bois à 20 km à l'est d'Anvers. Il a été alors convenu de se rencontrer périodiquement pour mettre sur pied l'*ordre de Balming*, de prêter un premier serment provisoire (qui ne lie que pour un an) et de se retrouver à l'échéance pour prêter un deuxième serment provisoire pour trois ans qui devrait en principe déboucher sur un troisième grand serment. L'objectif premier était : **« cherchons tout ce qui, au-delà de nos tenues, nous unit »**. On a observé alors que :

- Les allemands n'avaient alors en tête que l'Allemagne, souffrant d'être repoussés partout et d'être séparés de leurs frères de la R.D.A.
- Les flamands étaient eux aussi fort nationalistes.
- La préoccupation pour l'Europe était accessoire.

L'un des membres de mouvement de jeunesse de Jean assumait une feuille de contact démultipliée à l'al-



cool. Il récoltait les articles qu'on lui adressait sur stencils.

En 1953 le deuxième serment a été prêté à Heidigaard. L'objectif de la deuxième période était un programme d'étude. L'ordre de Balming étant conçu comme un centre de contact et d'échanges pour répondre à la question : Qu'allons nous faire ? Ceci sur trois axes :

L'homme et lui-même, l'homme et le monde, l'homme et la divinité. Durant cette période on s'invite à toute occasion, notamment au pèlerinage de l'Yser.

On avait observé que chacun était absorbé par ses activités propres, Jean avait alors les Vikings. On avait relevé surtout des divergences éthiques et philosophiques lorsqu'il s'agissait de savoir à qui apporter un soutien. Il ne fut finalement pas prêté de grands serments car j'avais adressé une circulaire dans laquelle je déclarai constater que, si les quatre années avaient été fécondes pour chacun, dans la décantation de sa propre pensée, l'ordre échouait pour ce qui était de formuler des principes. Tout le monde se trouvait pourtant sur une même ligne de feu en camarades de jeunesse et de combat.

Un contact fut continuellement maintenu avec Jean.



J'avais créé un mouvement de jeunes rayonnant sur quatre communes de l'est Anversois. Nous réunissions environ cent cinquante jeunes où les filles étaient aussi nombreuses que les garçons et parcourions tous les chemins du pays flamand et d'ailleurs, cette activité fut maintenue jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans. Seul mon état de santé m'a empêché d'être présent à la cérémonie d'Eculeville, toutefois je sais que la Flandre était bien représentée à celle de Château Gaillard.

J'ai tendance à rechercher les moindres affinités pour me retrouver partout chez moi en Europe.

Jean recherchait parfois des particularités très locales avec des affinités très profondes et très sélectives. Les deux tendances ne sont, non seulement, pas inconciliables ou contradictoires, mais elles sont presque inévitablement complémentaires chez qui à l'esprit assez large pour trouver des éléments de fraternité en tout ce qui est humain, en tout ce qui vit.

Propos recueillis auprès de Fred ROSSAERT

• Ci-dessus, Fred Rossaert en 1946 (Portrait)



ASSEMBLEE GENERALE 2009 DE L'A.A.J.M.

Le **samedi 28 mars 2009** nous tiendrons notre **Assemblée Générale ordinaire** en l'**Abbaye de Saint Martin Mondaye** (14250 Juaye-Mondaye, à l'ouest de Caen et au sud de Bayeux sur la D178).

Programme de la journée :

- 10h à 12h : Réunion du Bureau
- 12h à 14h : Repas en commun sorti du sac avec nos amis adhérents
- 14h à 15h30/16h : Assemblée Générale
- A l'issue : une activité sera proposée, adaptée aux conditions climatiques...

En espérant vous y voir.





Une fidélité indéfectible au pays

Juste quelques mots sur les rapports d'amitié que Jean a eu jusqu'au bout avec les pays de Belgique, les amis de jeunesse et les amis plus jeunes qu'il conservera jusqu'au bout, fidèle à sa jeunesse, à ses pensées, à ses œuvres.

Ceux qui l'ont aimé le lui rendent bien.

Il fréquenta ce pays, **carrefour de l'Europe**, dès sa prime jeunesse, il y emmènera très tôt sa première femme dans le cadre de la communauté de jeunesse qu'il avait créée le jour de ses vingt ans, ils se feront de grands amis fidèles ; après son veuvage, il y emmènera sa deuxième femme, ce seront les mêmes amis et puis bien d'autres puisque la Belgique était présente depuis longtemps dans les moments forts de sa seconde épouse à qui il chantait... *Viens, je t'emmène...*

Il y aurait un livre à écrire sur toutes les aventures et les recherches de **Jean Mabire au pays de Tintin**. Il suffira d'énoncer certains morceaux de vie, où élève à l'Ecole Supérieure aux Métiers d'Arts, il partait à travers l'Europe en randonneur avec quelques camarades. C'est ainsi que longeant les canaux belges, ils se firent prendre en stop par un grand peintre belge à la fin de la guerre et se retrouvèrent hébergés dans son atelier avant de reprendre la route vers le Nord. Ce peintre leur inculqua une manière de voir certaines œuvres, un certain éclairage, la vision de certaines couleurs... Jean, des décennies plus tard, alors que nous partions pour Vollandam en Hollande, nous fera reprendre, le même chemin, le long des canaux, nous séjournâmes dans la même bourgade que celle du peintre, accessoirement, je prendrai le temps de me passionner de nouveau pour la science des blasons, un musée leur y étant consacré.

Je ne peux m'appesantir mais il faudrait citer les vagabondages, sous tous les prétextes de Bruges à Gand, de Charleroi à Anvers, de Courtrai à Liège, d'Ostende à Zeebrugge...

Si Bruxelles et Liège furent visitées le temps d'importantes recherches, elles le furent aussi pour de grandes expositions, des marchés aux puces, des festivités diverses, les lieux de départ pour d'autres villes d'Europe, les commémorations, les causeries, colloques ou signatures, cela aussi dans d'autres villes etc. Anvers ne fut pas seulement revue l'année où elle était capitale culturelle d'Europe mais de tout an... la campine n'était jamais loin, les amitiés indéfectibles sur toute une vie... aussi... avec les adieux à effectuer, sans le dire, et je n'oublierai pas les visites impromptues à l'atelier du sculpteur préféré...

Il ne faut pas oublier non plus, les fêtes du chant flamand, Dixmude, les Gilles... les fêtes du livre, tous genres confondus.

Ainsi, je parlerai d'une certaine foire du livre de Bruxelles, où depuis cette date, par une plaisanterie de son

ami le dessinateur **Hugo Pratt**, qui fut prise pour argent comptant, **Jean devint... un écrivain de nationalité belge**, ce qui le poursuivit durant des décennies dans les médias des années 70, 80 et 90, mais c'est vrai que si l'on regarde le nombre de livres écrits dans le cadre de la Belgique, un écrivain belge aurait pu s'y consacrer.

Voici une simple liste et cela commence dès le temps du journalisme, puis du rewriting, là nous parlons exclusivement éditions :

Jean se souvient du temps délicieux en rewriting du livre du **colonel Schramme, le Bataillon Léopard** aux éditions Robert Laffont en 1969 – 40 ans – époque où il se trouvait dans l'appartement bourgeois à Bruges de Madame Schramme Mère, délicieuse, mais qui n'acceptait pas que l'on ne glissât pas sur le parquet grâce aux patins, et, qui surtout veillait à ce que son colonel de fils à l'imposante stature, grand aventurier d'Afrique devant Dieu et les hommes, ne manquât pas la messe et rapporte bien ensuite les petits desserts.

Autre rewriting émouvant du livre de **Henri Moreau, La Neige et le Sang**, à la pensée moderne en 1970, écrit par l'auteur belge avec une volonté extraordinaire à l'aide de ses deux prothèses, faisant office de mains,

Jean se remémorait toujours cette phrase malheureuse qu'il avait eu, devant prendre, comme souvent le train au vol, arrivé au bas de la cage d'escalier, alors qu'il oubliait une partie du manuscrit, il avait répondu : *ne vous inquiétez pas, je le laisse entre de bonnes mains...* (à un homme qui n'en avait plus et qui n'en fut pas offusqué).

Je me souviens plus précisément du livre sur **la Bataille de l'Yser, les fusiliers marins à Dixmude**, paru le quatrième trimestre 1979 aux éditions Fayard, – déjà 30 ans, c'était hier.

Jean qui tenait tant à ce livre en hommage à l'ami-ral Ronarch' et à ses marins bretons, « demoiselles au pompon rouge » encerclés dans la bourgade de Dixmude par l'inondation et l'ennemi, mais aussi désireux d'honorer le sacrifice de tous les fusiliers marins, Jean tenait à écrire ce qu'il estimait la suite de **l'été rouge de Pékin**, puisque quatorze ans après le siège des légations par les Boxers de 1900 en Chine, les marins des compagnies internationales qui en ce lointain pays s'étaient défendus ensemble pour une certaine Europe, allaient cette fois s'entretuer, abandonnés, brulant leur dernières cartouches et de ce fait, au carrefour de l'Europe, tuant le propre sang de l'Europe.

Pour ce faire, Jean, extrêmement scrupuleux avait rassemblé, rapports,



Hugo Pratt



de Tintin, une oeuvre complète.

cartes, croquis pris sur le vif par les malheureux, également journaux, lettres, je pense que la documentation restée intacte est exceptionnelle,

Jean donc mettant à profit mes vacances, avait joint nos deux agendas, nous étions partis sur les lieux, mètre par mètre, jour après jour, afin que rien historiquement ne soit négligé, j'ai pu prendre des photos dont celle qui est dans le cahier d'illustrations où Jean se tient devant le monument à la mémoire de l'amiral Ronarc'h et des fusiliers marins tombés à Dixmude – 13 octobre/ 10 novembre 1914, je m'en souviens comme si c'était hier, nous n'étions plus dans la foule, les chants, les spectacles commémoratifs de Dixmude, nous étions, en fait, dans la boue et le sang confondus des soldats des pays de l'Europe.

Ensuite

Selon les mêmes méthodes de recherches, avec de surcroît des témoignages de survivants, à l'occasion notamment de la Saint André, recueillant de nombreux témoignages mais aussi échangeant avec chercheurs et historiens, sur la même matière, j'ai en souvenir les longs échanges avec **Eddy De Bruyne** à Liège, ce sera :

- **La Légion Wallonie, 1941-1944**, aux presses de la Cité en 1987, Léon Degrelle et la Légion Wallonie, album Art et Histoire de l'Europe, avec Eric Lefebvre, 1988.

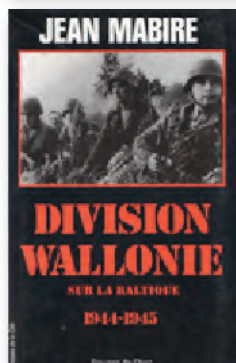
- **Division Wallonie, 1944-1945**, aux presses de la Cité en 1989, seul livre qui vit Jean être reçu le 5 mai 1989 à l'émission de télévision *Apostrophes* de Bernard Pivot.

Il ne faut pas non plus oublier **La 6e Airborne des Ardennes à la Baltique** aux Presses de la Cité en 1997 et de nombreux faits de l'époque contemporaine se déroulant en pays belge relatés dans les différents livres de Jean Mabire.

Et en conclusion toujours les « **Que lire ?** » : de toutes les mémoires et de toutes les fidélités, il doit être souligné que sur les onze tomes des « **Que Lire ?** » écrits à la mort de Jean, il y a la valeur d'au moins un tome consacré aux écrivains belges, tant ses amis flamands, bruxellois, wallons – ils se reconnaîtront – surent lui faire apprécier, ou encore plus apprécier, particulièrement lorsque la langue était flamande, cette littérature à la croisée des différents peuples d'Europe, tous genres, langues et influences confondues - ne jamais l'oublier.

Tout à coup la plus longue mémoire assaille, Bruges la morte, Bruxelles la belle, Liège en liesse, Anvers en vair et..., les bâtons nouveaux de la Grande Bourgogne, le royaume de Lotharingie, les Pays Bas du plat pays, l'Escaut, le surréel et le surréalisme des batailles, des peintres et des poètes, l'écho et la clef des songes.

Katherine Hentic





Emile Verhaeren, poète des travail

Nous reproduisons ci-dessous le « Que lire ? » que Jean Mabire avait écrit sur le poète belge Emile Verhaeren évoqué dans ce bulletin.

Une biographie « définitive » d'Emile Verhaeren vient de paraître au Mercure de France (parue en 1992 - NDLR), qui honore ainsi celui qui fut l'un des auteurs à succès de cet éditeur dans des temps déjà reculés. Ce travail, fort honnête quoiqu'un peu terne, de Béatrice Worthing, permet de redécouvrir un homme que l'on célébrait, voici une centaine d'années, comme le premier grand écrivain flamand de langue française et comme le sublime poète d'une Europe en train de vivre, difficilement, sa révolution industrielle.

Belge comme on les aime dans l'Hexagone – où l'on se méfie des Flamands, où l'on ignore les Wallons et où l'on se moque des Bruxellois – il devient le grand poète des maîtres de l'enseignement primaire, juste assez campagnard pour être compris dans les écoles rurales, et juste assez socialiste pour être approuvé par les instituteurs laïques. Avec ses superbes moustaches à la gauloise et son pince-nez démodé, ce fils de l'Escaut fit un temps figure de prophète. Finalement, passé le temps des louanges excessives, il vaut mieux que l'oubli qui l'entoure aujourd'hui, car il possède incontestablement ce souffle épique qui transfigure les réalités de la vie quotidienne, même s'il n'est pas « **le Walt Whitman des Etats-Unis d'Europe** » que croyaient ses disciples.

Si Verhaeren paraît souvent démodé de nos jours, c'est aussi parce qu'on ne peut plus guère concevoir une littérature flamande qui ne soit de langue néerlandaise. Plus que Georges Rodenbach et son roman *Bruges-la-Morte*, devrait nous empoigner les poésies de son contemporain et homonyme Albrecht Rodenbach, mort à vingt-quatre ans, après avoir chanté *De Blauwvoet*, cet oiseau des tempêtes du jeune nationalisme. Et si nous songeons aux romanciers, nous pensons à Timmermans ou à Walschap. Quand au plus lyrique flamand de notre siècle, c'est sans doute Cyriel Verschaeve (1874-1949), prêtre et prophète, qui fut, avec ses *Zeesymfonieën*, la voix-même de son pays rebelle.

A côté de ces lions furieux, crocs et griffes dehors, Verhaeren apparaît comme le poète du conformisme, voué à l'arpentage des sentiers battus. Cela n'empêche pas qu'il possède du souffle, de l'imagination et une proximité un peu lassante. Un peu de poésie enchante. Trop de poésie fatigue. Mais telle est la loi de son époque, où l'écrivain se doit d'aligner des vers, volume après volume.

Le futur poète de Toute la Flandre naît le 21 mai 1865 à Saint-Amand, une bourgade des rives de l'Escaut, typique du plat pays. Son père est un marchand de tissus, d'origine bruxelloise, qui a épousé une de ses cousines, de la famille van Mons. Le jeune Emile connaît une enfance très provinciale, bourgeoise, catholique, dans une famille où l'on comprend le flamand sans le parler – ce qui ne va pas sans un peu de mépris, justifiant ainsi la révolte des « flamingants » envers les « fransquillons ».



Sa biographe, Béatrice Worthing, qui est sans doute galloise et non anglaise, montre une bonne compréhension de l'esprit du terroir où naquit Verhaeren : « **Depuis les temps immémoriaux où, par pure ténacité, ils arrachèrent leur pays à la mer du Nord, les Flamands ont travaillé avec ardeur et se sont adonnés avec avidité à leurs plaisirs. Les Verhaeren, en cette occasion, retrouvaient inconsciemment l'esprit de leurs lointains ancêtres, allant jusqu'au mysticisme dans leurs croyances religieuses, jusqu'à la violence dans leurs**

haines, leurs amours et leurs appétits. »

Collégien à Gand et étudiant à Louvain, le jeune Emile devient avocat, mais n'exercera pratiquement jamais, préférant mener la vie d'un écrivain impécunieux. Il se lie beaucoup avec de nombreux artistes de sa génération, peut-être plus ami encore des peintres que des poètes, ce qui reste très néerlandais.

Incontestablement, il est fortement enraciné et son premier volume, paru en 1883, s'intitule *Les Flamandes* ; il fera quelque scandale par sa verve et sa truculence. Il y a du Breughel dans sa peinture des amours rustiques.

Fidèle à la double vocation de gaillardise et de dévotion de son pays, il publie ensuite, avec *Les moines*, la transposition lyrique d'une retraite chez les trappistes de Notre-Dame de Scourmont, près de Chimay.

Il a déjà plus de trente ans et ne semble pas près de renoncer à une certaine vie de bohème vagabonde ; il commence à voyager, surtout en Angleterre et en Espagne, un peu en Allemagne, et bien entendu, séjourne à Paris.

Derrière la « grande santé », de ses vers, se cache un corps fragile (il souffrira toute sa vie d'un rhume des foies) et une âme inquiète (l'idée de suicide le hantera longtemps). Ce qui le sauve, c'est la puissance d'une vision à la fois tragique et exaltée du monde. En témoignent ses recueils de vers les plus connus : *Les campagnes hallucinées* ou *Les villes tentaculaires*, qui étendent à tout un paysage les hantises et les visions de poésies plus intimes comme *Les flambeaux noirs* ou *Les heures claires*. Son mariage avec Marthe Massin, une jeune artiste-peintre, lui apporte, à l'été 1891, une indéniable sérénité.

Il devient, sur le tard, socialiste, par réaction contre l'atmosphère cléricale qui régnait dans sa famille et dans son village. Des années étudiantes indéfiniment prolongées ont aussi développé chez lui un caractère libertaire qui va se marier avec une incontestable générosité envers les classes laborieuses de son pays ; il se plaît à magnifier non sans naïveté, les paysans et les ouvriers.

Beaucoup, plus rose que rouge, il n'en va pas moins prêcher la bonne parole dans la « *Maison du Peuple* » de Bruxelles et se lie avec l'agitateur populiste Emile Vandervelde. Son action reste très intellectuelle et se limite à des conférences, où il exalte son maître en



leurs et des écoliers

ce domaine, Victor Hugo : « Pour lui, ils avaient un sens fier et généreux les trois mots, liberté, égalité, fraternité, qui ornent vos drapeaux et vos cartels (...). Soyons les fervents enflammés, les amants de ces trois idées exprimées par ces trois mots. Qu'entre nous (...) elles s'établissent dans leur entièreté, et, autant que la variabilité humaine le permet, dans leur pureté ».

Ses ennemis, car il en eut, prétendaient qu'il écrivait ce genre de proclamations « en congolais »...

Ce sont ses opinions politiques autant que ses qualités littéraires qui vont faire sa gloire. Il devient une sorte d'ami du peuple travailleur, incontournable, incarnation de l'humanisme prolétarien.

Dans son recueil *Les villages illusoires*, il sait exalter le symbole du forgeron, qui succède, dans son imagerie personnelle, au fameux passeur d'eau, et représente « l'univers neuf de l'utopie insatiable ».

Traduit en plusieurs langues, il se sent, tout naturellement, « européen » et fera même un voyage en Russie, ce qui est une expédition à l'époque. Il devient avec

l'âge une sorte de poète officiel, très lié au futur roi Albert 1er et à la reine Elisabeth, qui se veut une souveraine progressiste.

Dès l'invasion de la Belgique par les Allemands, en 1914, Verhaeren devient le chantre du nationalisme le plus cocardier, après avoir été considéré un peu vite comme « le double poétique de Nietzsche » ! Il écrit, coup sur coup, une demi-douzaine de volumes, dont *Les ailes rouges de la guerre* ou *La Belgique sanglante*, qui appartiennent plus à la littérature patriotique qu'à la littérature tout court. Il meurt tragiquement, écrasé par un train en gare de Rouen, le 27 novembre 1916.

Quatre vers des *Forces tumultueuses* pourraient lui servir d'épithète :

« Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire... »

Jean Mabire

Hommage annuel à Jean Mabire

En 2006, suite à la grande cérémonie de Château-Gaillard, quelques admirateurs normands de Jean Mabire ont souhaité instituer une journée d'hommage annuelle au grand éveilleur.

Un hommage rassemblant, sur un pied d'égalité et dans un esprit unitaire, des adhérents des différentes associations normandes qui se reconnaissent dans la pensée et l'œuvre de Maître Jean.

Un hommage actif, avec le cœur, la tête et les jambes, sous la forme d'une randonnée ponctuée d'une cérémonie adéquate.

La 1^{re} édition eut lieu en 2007, dans la Hague ; la seconde en 2008, en Suisse normande. **L'édition 2009, dans laquelle l'AAJM tiendra toute sa place, se déroulera dans l'Eure.**

Les retours positifs que nous avons eus de la part des participants, ainsi que la conclusion de l'éditorial de Bernard Leveaux dans le bulletin de l'AAJM N° 19, sont venus nous conforter dans le sentiment que cette initiative était pertinente.

L'objectif de cette journée est double : d'abord, permettre à tous de « communier » entre fidèles, en marchant, physiquement autant que spirituellement, dans les pas de Jean Mabire ; ensuite, **contribuer à faire (re)découvrir le personnage et l'œuvre, au hasard des rencontres avec d'autres promeneurs.**

Pour des raisons d'organisation, de sécurité des personnes, mais aussi de **convivialité, cet événement n'a pas vocation à être un rassemblement de masse**, à réunir 300 ou 500 personnes en un même lieu.

Ce que les organisateurs souhaitent ardemment,



Marche de 2007 dans La Hague

en revanche, c'est que cette initiative soit reprise ailleurs. Puisque Jean Mabire compte des amis et des admirateurs partout, **il est éminemment souhaitable qu'ait lieu, chaque année, le même jour, dans un même esprit unitaire, un rassemblement semblable dans plusieurs de nos régions.**

Pour l'heure et en ce qui nous concerne, nous invitons les amis désireux de participer à notre 3^e édition, à la mi-mai, à prendre contact avec nous à l'adresse suivante : **RANDO_JM@yahoo.fr**

« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions,
ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous
changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997 – St Bonnet-le-Courreau en Forez



Conception : Les Editions d'Heligoland TM 2009
www.editions-heligoland.fr
BP2 - 27290 Pont-Authou (Normandie)

Publication réalisée pour
l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
amis-mabire@hotmail.com